

QI et race

Contours d'une controverse

Première partie



Gérald Blanchard

Les tests de QI indiquent une différence de résultats significative entre Noirs et Blancs. Serait-elle principalement causée par des facteurs environnementaux ou des déterminants génétiques ? Historique du débat sur une question complexe et hautement polémique.

Dans le débat public comme dans la science, la qualité des résultats dépend de la pertinence des questions posées.

(L'Histoire de Pierre Nora, *Le Devoir*, 12 mars 2011)

Introduction

Ceci n'est pas une monographie, mais plutôt le compte-rendu de lecture d'un sceptique intéressé à partager ses opinions sur une controverse dont il a été témoin depuis très longtemps et à laquelle il a participé comme éducateur. Ainsi, de 1953 à 1964, j'ai fréquenté deux universités américaines alors qu'en fond de scène s'opéraient les deux changements sociaux les plus significatifs depuis l'émancipation des esclaves en 1863 : j'ai nommé l'intégration scolaire des Noirs (arrêt *Brown vs Board of Education* de 1954) et l'aboutissement du combat pour les droits civils des Noirs dirigé par Martin Luther King (*The Civil Rights Act* de 1964). Aussi, j'ai œuvré pendant plusieurs années à la formation des enseignants et au développement de programmes scolaires.

Cet article comportera deux parties. Dans la première partie, j'emprunterai une perspective historique et épistémologique pour décrire et contextualiser le débat entourant le dilemme de la différence de QI entre Noirs et Blancs. Dans la deuxième partie, je détaillerai les arguments de certains chercheurs qui tiennent compte des résultats des plus récentes

recherches en génétique et en paléanthropologie pour suggérer des nouveaux paradigmes. L'objectif n'est pas de trancher le débat, mais de donner un aperçu de son ampleur et de sa pérennité tout en incitant le lecteur à faire ses propres lectures. Enfin, je veux donner l'information la plus objective qui soit, mais je suis conscient que je ne pourrai pas cacher mon préjugé favorable à la position dite « environnementale ».

Depuis plus de soixante ans, dans le monde occidental et plus particulièrement aux États-Unis, deux thèses se confrontent pour expliquer la différence entre le quotient intellectuel (QI) moyen de différentes populations, plus particulièrement les populations noires (d'origine africaine) et blanches (d'origine européenne). La première thèse, dite « héréditariste », attribue la différence à des facteurs génétiques à 80 % et à des facteurs socioculturels à 20 %. La deuxième thèse, dite « environnementale », attribue la différence principalement à des facteurs socioculturels.

Il est cependant important de noter ici que les héréditaristes et les environmentalistes ne sont pas des groupes parfaitement homogènes. Ainsi, en

Controverses

parlant de la position héréditariste dite « dure », nous nous référons à celle représentée surtout par les travaux de A. Jensen, P. Rushton et R. Lynn. De leur côté, ceux qui préconisent la position dite « environnementale nuancée » acceptent que l'intelligence soit un trait de comportement mesurable et qu'il soit probablement héréditaire, mais à un niveau inférieur à 50 %. Cependant, ces environmentalistes nuancés refusent d'attribuer les différences de QI entre races ou groupes ethniques à des facteurs génétiques. Cette position est représentée, entre autres, par J. Flynn, D. Perkins, R. Nisbett et J. Diamond.

Le défi des sciences humaines

Les disciplines scientifiques dites dures – physique et chimie – ont permis à nos sociétés modernes de faire d'immenses progrès à la fois techniques et sociaux. C'est avec ce même souci de recherche de nouvelles connaissances et d'applications utiles que les adeptes des sciences humaines – psychologie, sociologie, anthropologie – s'efforcent d'élucider les questions ayant trait aux comportements humains, en mesurant des aspects quantitatifs et en établissant des corrélations avec des aspects qualitatifs. Cependant, certains auteurs soulignent qu'il y a parfois abus lorsqu'on tente de mesurer ce qui est encore mal défini, faute d'avoir développé une théorie vérifiable de ce que l'on veut expliquer. C'est, selon Mario Bunge, le cas de la psychométrie, qu'il associe aux sciences racistes du 19^e siècle, qui ont en commun avec les pseudosciences le fait « que leur construction est floue et ne correspond pas à la réalité » (1999, pp. 216-217).

En tout état de cause, la science est une entreprise humaine. Et, les humains sont en général déterminés, autant dans leur quotidien que dans leur laboratoire, par leurs opinions et leurs convictions, la plupart inconscientes ou du moins inavouées. Qui plus est, il semble que le cerveau humain n'ait pas évolué pour raisonner, mais plutôt pour argumenter. Ainsi, l'activité que nous associons au raisonnement serait plutôt apparentée à des efforts de justification de nos intuitions et de nos préjugés (Mercier H. & Sperber D. 2010). Voilà pourquoi la communauté scientifique, pour se prémunir contre cette tendance, exige que ses praticiens soient transparents en regard de leurs préjugés, de leurs sources de financement, ainsi que de leurs intérêts. Tout cela afin de permettre à leurs pairs de mieux s'acquitter de leur devoir de vérification-réfutation.

Pinker a attiré notre attention sur ce phénomène en citant le philosophe John Searle, selon lequel « certains faits sont objectivement vrais tout simplement parce que des personnes agissent comme s'ils étaient vrais » (Pinker 2002, p. 65). Remarquez que Pinker ne parlait pas de constructivistes ou autres postmodernes, mais bien de chercheurs obnubilés par leurs croyances. C'est, en fait, une façon de nous rappeler un enseignement fondamental en épistémologie et en méthodologie de la recherche, à savoir qu'être à l'affût de nos préjugés les plus profonds ne suffit pas à les débusquer. Il faut en plus les soumettre à l'examen et, en toute transparence, accepter de ne pas les inclure comme *a priori* dans un postulat de départ.

Par ailleurs, ce problème a aussi été évoqué par Normand Baillargeon dans un entretien récent avec Michael Shermer qui faisait l'observation suivante : « J'appelle cette tendance par laquelle nos perceptions sont presque entièrement déterminées par nos concepts, le “réalisme subordonné aux croyances”. En d'autres termes, la théorie est première et les faits seconds. Nous suivons tous cette pente, vous, moi, les scientifiques, tout simplement parce que nous sommes humains et que les cerveaux humains fonctionnent de cette manière ». (Baillargeon 2011 p. 28)

Le contexte historique

Dans l'histoire des conflits entre sociétés, les êtres humains ont souvent démontré qu'ils sont dans l'ensemble plutôt disposés à percevoir comme inférieurs ceux qu'ils veulent instrumentaliser, exploiter ou déposséder. En témoigne le commerce des esclaves, qui a perduré depuis la nuit des temps et qui est toujours présent sous différents aspects (Diamond 1991). C'est sans doute pour contrer cette tendance que l'ONU a interpellé les citoyens du monde sur le phénomène du racisme qui, au 20^e siècle, a été associé de manière particulière aux plus grandes dérives de l'histoire de l'humanité. Ainsi, la position adoptée par un groupe de travail de l'UNESCO, publiée une première fois en 1951 et mise à jour en 1978, demeure un document de référence (UNESCO 1978).

L'historienne Michelle Brattain, résume ainsi le contenu de cette déclaration : « Tous les hommes appartiennent à la même espèce, homo sapiens. Les soi-disant tests d'intelligence ne fournissent aucune base pour justifier la croyance dans les différences innées en intelligence, en tempérament, en personnalité ou en caractère ; et, finalement, il n'y a

aucune justification biologique pour défendre l'intermariage. Les distinctions visibles pouvaient être attribuées à l'hérédité, mais les gènes en question étaient peu nombreux par rapport à l'ensemble de la constitution génétique de l'homme et au très grand nombre de gènes communs à tous les êtres humains. » (Idem, p. 13) (UNESCO 1950)

Cette déclaration était loin de faire l'unanimité et le comité de l'UNESCO s'est repenché sur un nouvel énoncé. Brattain résume l'objectif ainsi : « En 1951, les généticiens étaient plutôt agnostiques en regard du concept de la race. Les races étaient considérées comme des populations avec un pool de gènes communs ; ainsi, n'importe quel trait héréditaire pouvait, en théorie, être plus présent dans un groupe que dans un autre. Qui plus est, plusieurs généticiens arguaient que le fait que des données empiriques démontraient que certains traits étaient génétiquement déterminés était une raison suffisante pour suggérer que tous les traits étaient génétiquement déterminés. Effectivement, cela impliquait que les inégalités observables entre races [...] pouvaient être attribuées à des différences innées. » (Idem, p. 21)

Brattain, cependant, ajoute ceci : « En réalité, en 1951, les généticiens avaient peu à offrir sur le plan empirique pour appuyer leur conviction au-delà du procédé d'extrapolation à l'envers : du phénotype visible vers sa contrepartie génétique plausible. La génétique au milieu du 20^e siècle n'avait pas de compétence en biochimie et était généralement trop primitive dans ses méthodes pour étudier en profondeur les traits de comportements complexes. » (Idem, p. 22)

D'après Brattain, le défi épistémologique de reconceptualiser le terme « race » était lié à l'application du procédé de l'hypothèse nulle. Normalement, dans des épreuves statistiques, l'hypothèse nulle, ou le postulat par défaut, est la présomption que deux objets sont semblables (dans le cas des différences entre populations humaines, celles-ci seraient présumées être nulles) et, par conséquent, le fardeau de la preuve repose sur ceux qui proposent une hypothèse alternative selon laquelle les deux objets sont différents. Dans le cas qui nous occupe, la relation usuelle du couple des hypothèses nulle et alternative a été inversée avec le résultat que la présomption de l'existence de différences entre les groupes est devenue le postulat de départ et le fardeau de la preuve incombait désormais à ceux qui affirmaient que les deux groupes étaient semblables en regard de leurs patrimoines génétiques respectifs.

Néanmoins, en 1951, certains scientifiques avaient systématiquement exposé cette faille dans le modèle de recherche et ils l'avaient dénoncé en déplorant « les tests culturellement biaisés et les mauvaises interprétations des données qui appuyaient les vieux préjugés selon lesquels les différences raciales existaient. Ils constataient que les pratiques du passé avaient créé un postulat d'office selon lequel il y avait des différences innées entre races. » (Idem, p. 5)

La controverse évolue

Pour avoir une idée de l'évolution de la controverse pendant les années 60 et 70, il n'y a rien de mieux que la lecture du livre *Hommes supérieurs, hommes inférieurs ? La controverse sur l'hérédité de l'intelligence*, rédigé dans le cadre du Groupe d'études et de recherches sur la science, de l'École des hautes études en sciences sociales, unité associée au CNRS (Lemaine *et al.*, 1985). Ce travail a l'avantage d'être rédigé par des sociologues qui font des efforts pour surmonter leurs partis pris. D'entrée de jeu, les auteurs nous décrivent ainsi sommairement certaines différences entre héréditaristes :

« Les héréditaristes constituent un groupe homogène avec sa théorie, ses modèles, ses paradigmes expérimentaux. Mais, ils diffèrent entre eux quant à leur interprétation des différences interindividuelles, et pensent qu'il n'est pas possible de dire quoi que ce soit sur le caractère génétique des différences entre groupes, quels qu'ils soient. D'autres pensent que les différences entre "races" sont aussi génétiques (Jensen, Eysenck), d'autres non, et que les différences dans l'histoire ou dans les conditions de vie sont suffisantes pour les expliquer. (Scarr et Weinberg). » (C'est la position dite « nuancée » qui est partagée aussi, comme nous allons le voir, par un grand nombre d'environnementalistes, dont Flynn, Diamond, Nisbett, et Perkins.)

« Une autre différence entre héréditaristes [...] c'est que les uns mettent surtout en avant le caractère fixe, inéluctable, des traits génétiquement déterminés. C'est le cas, par exemple, de Jensen, lorsqu'il veut expliquer l'échec de l'éducation compensatoire : puisque l'intelligence est génétique, des efforts pédagogiques ne peuvent rien y changer. [...] D'autres s'intéressent plus à la transmission entre générations et aux similitudes statistiques qui en résultent. C'est le problème de Hernstein, par exemple, qui prévoit que les classes sociales vont devenir de plus en plus

Controverses

génétiques, et donc se reproduiront plus nettement d'une génération à l'autre, devenant de véritables castes. » (Lemaine *et al.*, 1985, pp. 14-15)

La position dite « dure » est proposée par A. Jensen, P. Rushton et un groupe restreint de chercheurs associés au Pioneer Fund et autres groupes de la droite politique américaine tels The Heritage Foundation et The American Enterprise Institute. Par ailleurs, c'est en faisant le constat de la réaction violente qui a suivi la publication en 1969 de l'essai de Jensen, *How Much Can We Boost IQ and Scholastic Achievement?* (Jensen 1969) que les auteurs du rapport ont décidé de consacrer un chapitre complet à décrire et à analyser cet article.

En 1972, Richard Herrnstein, un psychologue de Harvard, a pris la défense de Jensen en publiant dans l'*Atlantic Monthly*, un article intitulé simplement « IQ » dans lequel il articule l'essentiel de la thèse qu'il étoffera en 1994 dans *The Bell Curve* publié avec Charles Murray, un politologue (Herrnstein & Murray 1994). Le débat était relancé de plus belle. Les auteurs récupéraient les conclusions de recherches indiquant des différences de QI entre groupes ethniques pour s'inquiéter d'une méritocratie annoncée et pour proposer des politiques publiques qui tiennent compte de ces différences dans l'élaboration de programmes sociaux appropriés. Dans les critiques qui ont suivi, les environnementalistes fondaient souvent leurs arguments sur des positions philosophiques (certains diraient, « idéologiques ») et celles-ci s'articulaient le plus souvent sous forme de critiques méthodologiques, non sans valeur par ailleurs. Pour en avoir une bonne idée, on peut lire un recueil de textes représentatifs des différentes positions publié dans *The Bell Curve Debate* (Jacoby & Glauber 1994).

Par ailleurs, James Flynn démontrait par ses recherches que les QI moyens de 40 populations s'étaient améliorés de 15 points dans les 30 dernières années. Ainsi, il concluait que les facteurs environnementaux influaient de manière importante sur le QI (Flynn 2007). Il va sans dire que les promoteurs de la thèse héréditariste « dure » ont remis en question la valeur des données sur lesquelles Flynn s'était basé. C'était de bonne guerre. N'empêche que ces escarmouches ne facilitent pas la tâche au lecteur sceptique qui veut se faire une idée claire sur une question aussi importante. À qui se fier sinon à son sens critique ? Mais alors, il faut accepter

de débroussailler et de retourner aux fondements de chaque thèse pour se forger une opinion éclairée.

Les limites du déterminisme génétique

Dès 1982, en voulant qualifier le déterminisme génétique, Richard Dawkins évoque le paradoxe selon lequel les traits qui ont été sous forte sélection ont tendance à être très peu héréditaires. Il cite Lewontin (1979), qui remarque comment « l'évolution par sélection naturelle détruit la variance génétique sur laquelle elle se nourrit ». Dawkins ajoute que « les hypothèses fonctionnelles concernent souvent des traits phénotypiques, comme le fait de posséder des yeux, qui sont à peu près universels dans une population et, donc, sans variations génétiques contemporaines » (Dawkins 1982, pp. 19-21).

Les chercheurs qui souscrivent au déterminisme génétique ont en commun d'être convaincus que tout trait phénotypique, incluant les comportements complexes, est probablement le produit d'un processus d'évolution par sélection naturelle. Cependant, il ne s'agit que rarement de l'action d'un gène identifiable. Il est plutôt probable que ce soit l'interaction de très nombreux gènes mis en présence de très nombreux autres facteurs environnementaux. Dawkins conclut qu'« en dépit de tout cela, il ne s'ensuit pas qu'il existe des variations génétiques liées aux habiletés mentales qui existeraient encore aujourd'hui » (Dawkins 1982, p. 26).

Comme nous le verrons dans la deuxième partie, les plus récentes recherches en génétique des populations semblent lui donner raison. Les généticiens mesurent le nombre d'allèles (variations d'un gène) à un locus donné pour déterminer le degré de stabilité de la stratégie d'adaptation. Ainsi, ils se basent sur la relative rareté des variations dans les génomes de différentes populations migratoires humaines pour conclure que, pour la majorité des traits observables, la sélection a exercé ses effets il y a très longtemps, et que ces populations, pour l'essentiel, partagent le même patrimoine génétique (Pritchard 2010).

Les bases empiriques

Un survol des comptes rendus de recherche sur les deux thèses nous permet de constater que la thèse héréditariste s'appuie sur un grand nombre d'études empiriques. Pour un très bon résumé des nombreuses recherches sur le sujet, lire Larivée (2008), Jensen et Rushton (2005) et Perkins (1995).

En postulant que le QI mesure l'intelligence générale, soit le facteur « g » de Spearman, les défenseurs de la thèse héréditariste se fondent, entre autres données, sur l'étude de Minnesota sur l'adoption des jumeaux monozygotiques pour conclure que les variances de QI sont dues en grande partie à des facteurs génétiques. Aussi, selon Jensen, à la lumière de nombreuses autres recherches, l'intelligence est désormais considérée comme étant un trait héritable à un niveau de 80 %. Malgré tout, il souligne en passant qu'il existe toujours, même parmi les chercheurs associés à la thèse héréditariste, ceux qui hésitent à extrapoler de cette corrélation pour conclure que les différences entre des groupes ethniques soient dues principalement à des facteurs génétiques (Jensen & Rushton 2005).

En 1994, le brûlot de Herstein et Murray a suscité une violente réaction dans les médias à un point tel que le conseil d'administration de l'APA (American Psychological Association) a nommé un comité de dix éminents scientifiques pour produire un document clarifiant la position de l'Association sur la question. Ce texte fut publié six mois plus tard, le 5 août 1995, sous le titre *Intelligence: Knowns and Unknowns*. Ce texte est disponible en format PDF sur le site Wikipédia à la page consacrée à « IQ and Race ». Il s'agit d'une mise au point qui clarifie les notions de base et résume bien les enjeux. Bref, dans l'ensemble, le comité approuve les méthodologies utilisées ainsi que la plupart des hypothèses proposées par les chercheurs psychométriciens. Cependant, dans ses conclusions, le rapport affirme clairement que rien dans les données évoquées par Herstein et Murray ne justifie la thèse selon laquelle la différence de QI entre Noirs et Blancs est attribuable à des causes génétiques.

« La différence entre les moyennes sur les résultats des tests d'intelligence des Noirs et des Blancs (à peu près la valeur d'un écart type malgré qu'il se peut que cela soit en train de s'amoinrir) ne résulte pas d'un biais dans la construction des tests ni dans son administration, ni ne reflète-t-elle une simple différence de statut socio-économique. Des explications basées sur des facteurs de caste et de culture peuvent être appropriées, mais à ce jour celles-ci n'ont eu que peu de support empirique. Il n'y a certainement pas un tel support pour une interprétation génétique. Pour le moment, personne ne sait à quelle cause attribuer la différence. » (APA 1994)

Entre-temps, le *Wall Street Journal* publiait un éditorial accablant critiquant la thèse héréditariste. Voulant formuler une réponse, Linda Gottfredson a obtenu, après tractations, le droit de publier une mise au point sous forme de commentaire à condition qu'elle le présente au nom d'un groupe. Ce qu'elle fit en obtenant sur une période de deux semaines la signature de 51 de ses collègues, dont Jensen et Rushton (« Mainstream Science on Intelligence », *Wall Street Journal*, 13 décembre 1994). Ce texte de 11 pages, qui avait pour but d'atténuer les effets explosifs produits par la publication du livre de Herstein et Murray, résume en 25 points la position dite majoritaire des scientifiques psychométriciens.

Comme celui de l'APA, ce texte clarifie les notions de base et résume les conclusions principales des recherches sur la relation du QI et de l'intelligence ainsi que sur la valeur prédictive de celui-ci. Cependant, au 22^e point, lorsqu'il s'est agi de préciser les causes possibles pour expliquer la différence de QI entre populations, comme le comité de l'APA, Gottfredson a choisi la nuance.

« Il n'y a pas de réponse définitive expliquant pourquoi les distributions de QI diffèrent entre groupes raciaux ethniques. Les raisons pour ces variations de QI entre groupes pourraient être nettement différentes des raisons qui expliquent pourquoi des individus diffèrent entre eux à l'intérieur d'un groupe en particulier (Noirs, Blancs, Asiatiques). En fait, c'est une erreur de présumer, comme plusieurs le font, que la raison pour laquelle certains individus dans une population ont des QI élevés alors que d'autres en ont de plus faibles doit être la même qui explique pourquoi certaines populations ont une plus forte proportion d'individus de QI élevé (ou faible) que d'autres populations. La plupart des experts croient que l'environnement joue un rôle important en écartant les courbes de distributions les unes des autres, mais que la génétique pourrait aussi être impliquée. » (Gottfredson 1994)

Malgré ces mises en garde, plusieurs auteurs continuent de partager l'opinion exprimée par Serge Larivée selon laquelle « étant donné que les différences de QI entre les groupes ethniques, particulièrement entre Blancs et Noirs, sont plus prononcées dans les tests très saturés en facteur g que dans les tests peu saturés en facteur g, on est porté à penser que de tels résultats ont peu à voir avec les particularités culturelles d'un groupe donné. » (Larivée 2008, p. 594)

Controverses

Qu'à cela ne tienne, un parcours des écrits récents me laisse plutôt l'impression que la majorité des auteurs partagent un point de vue se rapprochant de celui des environmentalistes. C'est le cas par exemple des quatre éminents psychologues américains qui, après avoir déboulonné le « prétendu mythe » selon lequel les tests de QI seraient culturellement biaisés, font la mise en garde suivante : « Il est crucial de comprendre que l'absence de biais ne révèle rien sur les causes de différences entre groupes ; ces différences pourraient être dues largement ou entièrement à des influences environnementales, comme les désavantages sociaux ou les préjugés. Dans la mesure où nous attribuons les différences aux biais culturels des tests, nous pourrions ignorer les vraies causes de ces différences, dont certaines auxquelles nous pourrions remédier avec des programmes sociaux et éducatifs. » (Lilienfeld *et al.*, 2010, p. 86)

Bases idéologiques

La thèse héréditariste s'appuie sur de nombreuses études faites aux États-Unis qui révèlent des différences de QI moyen entre les quatre populations noire, blanche, latino, et asiatique. C'est toutefois la différence entre les Noirs et les Blancs qui retient davantage l'attention du public. Nous pouvons invoquer deux raisons pour expliquer cet intérêt : d'abord, parce que la différence est considérable (elle est de 15 points, soit l'équivalent d'un écart type en faveur des Blancs) ; mais, dans une optique libérale (idéologique ?), c'est surtout parce que ce constat permet de légitimer le stéréotype en regard de la classe la plus désavantagée de la société – celle qui est issue d'un régime d'esclavage qui a permis aux immigrants européens de construire les États-Unis à relativement peu de frais sur le dos des Noirs. De nombreux scientifiques à tendance libérale considèrent qu'il s'agit là d'un lourd héritage qu'il faut comptabiliser comme une dette à la fois morale et économique.

Ainsi, d'aucuns diraient que le nœud du débat est idéologique. En surface, il peut ressembler dans sa forme à un débat purement scientifique. Cependant, sur le fond, il semble qu'il s'agit bien de deux positions idéologiques qui s'affrontent. D'un côté, il y a celle qui s'identifie à la gauche politique, dite idéaliste, qui veut faire amende honorable. De l'autre côté, il y a celle de la droite, dite réaliste, qui ne reconnaît qu'une responsabilité limitée vis-à-vis d'une situation qui est considérée comme naturelle dans un contexte évolutionniste.

Enfin, aux États-Unis, la controverse est exacerbée par le fait que de part et d'autre on sait pertinemment que les personnes responsables de formuler les politiques publiques en regard des programmes sociaux seraient susceptibles d'être influencées par l'une ou l'autre des deux thèses. Aussi, les deux parties se rangent en deux camps qui s'opposent avec tout que cela comporte d'attaques *ad hominem*. Pire ! Certains environmentalistes prétendent que la thèse héréditariste conforte des préjugés racistes qui ne demandent qu'un prétexte pour se manifester dans la population blanche majoritaire. Par ailleurs, à ceux qui leur reprochent d'endosser une telle position, les héréditaristes répliquent que la science ne doit pas être contrainte par une fausse moralité. Selon eux, la vérité a des droits prépondérants (Jensen & Rushton 2005 ; Larivée 2008).

À la lecture des deux textes publiés successivement par Gottfredson et par l'APA, on a l'impression que la position héréditariste est beaucoup plus nuancée que ne le laissent croire les commentaires entendus de part et d'autre. Il n'en est rien. Ainsi Jensen, Rushton, Lynn et Vanhamen (Lynn & Vanhamen 2002) reviennent régulièrement à la charge pour non seulement renforcer cette thèse, mais encore pour en rajouter. En fait, Jensen et Rushton sont associés à des recherches qui démontrent une corrélation entre la taille du cerveau et le QI. Qui plus est, ces derniers ont conduit des recherches démontrant, cette fois, une corrélation élevée entre le temps de réaction à un stimulus chez un enfant noir et son niveau de QI.

Le moins que l'on puisse dire, selon les environmentalistes, c'est que cette démarche est considérée comme suspecte. Aussi, ceux-ci rejettent d'emblée l'application que Rushton fait de la théorie dite « histoire de vie » pour expliquer les comportements « irresponsables » de la race noire envers leurs enfants ainsi que leur propension à une « sexualité débridée » (Rushton 1995). Nous examinerons cette théorie à la lumière des nouvelles recherches en génétique des populations dans la deuxième partie. Enfin, Richardson ne se gêne pas pour ridiculiser le procédé en le qualifiant de futile puisqu'il s'agit d'établir un rapport entre deux inconnues (Richardson 2004).

En voulant établir une relation de causalité entre un effet et un facteur quelconque, il est convenu d'établir, entre l'un et l'autre, le degré de proximité dans le temps et dans l'espace. Souvent, on doit se contenter de données statistiques pour établir cette corrélation. Mais, comme le fait remarquer Dawkins,

il ne faut pas confondre corrélation et cause. Cela est particulièrement vrai quand nous sommes en présence de plusieurs facteurs. Aussi, l'analyse factorielle, technique qui consiste à départager la part de chaque facteur dans les effets constatés, ne permet pas de déterminer le lien de causalité, mais seulement une certaine probabilité de celui-ci. Dans le cas qui nous occupe, Rushton et Jenson, pour justifier leurs conclusions, auraient dû éliminer à tour de rôle chaque facteur ou du moins en limiter la portée avant de conclure à une relation de causalité entre un trait physique et un niveau d'intelligence. C'est d'ailleurs sur cette logique que se fonde la majorité des critiques, incluant celles de leurs propres associations professionnelles et de la quasi-totalité des généticiens, qui rejettent leurs conclusions.

Bref, plusieurs se scandalisent que l'on puisse retourner au 19^e siècle, pour ainsi dire, et reprendre des recherches biométriques pour faire valoir des différences entre races (Bunge 1999 ; Bickerton 1995). D'après ces auteurs, les connaissances issues des recherches en paléanthropologie, en archéologie et en génétique, depuis deux décennies, permettent de formuler des théories autrement plus plausibles que celles proposées entre autres auteurs par Jensen, Rushton, et Lynn.

C'est dans cet esprit qu'un groupe de travail du Human Genome Research Institute a publié en 2005 dans *The American Journal of Human Genetics* un texte faisant état des fondements de la génétique moderne à l'attention des généticiens ainsi que du public en général. Il concluait que « les recherches génétiques n'offrent aucune preuve à l'effet qu'un groupe est supérieur ou inférieur à un autre quoique quelques individus continuent d'essayer d'effectuer une distorsion des résultats pour appuyer leur vision fondée sur des préjugés. La recherche biomédicale qui accentue les différences génétiques entre groupes, disent ses critiques, est aussi conceptuellement erronée que l'étaient les recherches raciales du 19^e siècle. » (Am. J. Hum Genet 2005)

L'argumentaire des environmentalistes mis à jour

Les plus récentes recherches archéologiques et anthropologiques nous révèlent que l'espèce homo sapiens existe depuis au moins 200 000 ans et, encore plus récemment, que les humains anatomiquement modernes (homo sapiens sapiens), se sont distingués par le langage et des habiletés cognitives particulières, telles que fabriquer des outils

complexes et adopter des comportements sociaux culturellement transmissibles (Bickerton 1995, pp. 41-84).

Par ailleurs, les humains ont vécu en mode cueilleur-chasseur durant 99 % de leur existence et il est probable que les habiletés cognitives particulières qui les caractérisent aient été sélectionnées en conséquence. Mais, ce qui devrait retenir notre attention dans ce débat, c'est le fait que ce n'est que depuis 10 000 ans que certains groupes d'humains ont découvert l'agriculture et l'élevage (Diamond 1997). Cela a eu pour conséquences d'accélérer les changements sociaux et culturels qui exigent l'apprentissage de nouvelles habiletés cognitives telles que l'écriture, la lecture, les mathématiques, les raisonnements abstraits, et les classifications en catégories générales (Flynn 2007).

Récemment, Steven Pinker, tout en prenant une position très favorable à la thèse héréditariste quant aux différences interindividus, a déclaré, en parlant de l'œuvre de Franz Boas que « ce qui importait pour lui c'était l'idée que tous les groupes ethniques sont doués des mêmes habiletés mentales. Boas avait raison sur cela, et aujourd'hui c'est la position de virtuellement tous les savants et scientifiques. » - (Pinker 2002, p. 23). Un des objectifs de la deuxième partie de cet article est de présenter la position majoritaire des chercheurs en génétique, en paléanthropologie, ainsi qu'en psychologie cognitive.

Conclusion de la première partie

Pour conclure, je constate que l'opposition à la thèse héréditariste « dure » n'est pas que l'affaire de quelques journalistes et idéologues d'une « pseudo gauche techniquement non compétente ». Au contraire, une lecture attentive des écrits révèle que la majorité de la communauté scientifique partage le point de vue de Diamond selon lequel « les parcours historiques des peuples sont différents à cause des différences des environnements de ces peuples et non pas à cause de différences biologiques entre les peuples eux-mêmes » (Diamond 1997, p. 25).

Ceux qui partagent cette conviction ne le font pas uniquement pour se conformer à une pensée « politiquement correcte ». Il s'agit plutôt d'une démarche dénuée de préjugés qui témoigne d'une rigueur exemplaire. Loin de nier les données, les chercheurs sans préjugés raciaux savent qu'une donnée ne livre d'information valable que si elle est interprétée dans le cadre d'une démarche rigoureuse.

Controverses

Or, pour ceux-ci, la démarche des héréditaristes « durs » est circulaire ou tautologique, c'est-à-dire qu'elle tente de prouver ce qu'elle affirme *a priori*. Ainsi, les données empiriques qui en émergent servent à confirmer des préjugés plutôt qu'à révéler des vérités.

Enfin, Bunge nous rappelle qu'une bonne théorie doit comporter un certain nombre de caractéristiques, dont celle de tenir compte des connaissances existantes. Il dit aussi que la théorie doit résoudre plus de problèmes qu'elle en laisse en suspens (Bunge 2001, p. 157). Pour illustrer ce principe, considérons le cas de Sarason et Doris qui, en 1979, ont fait une revue des recherches sur le QI des enfants des immigrants aux États-Unis pour découvrir, entre autres, que les enfants de parents italo-américains de première génération avaient en moyenne un QI de 87. Cette moyenne, constataient-ils, était plus faible « que celles de tous les autres groupes ethniques sauf les Canadiens français, les Indiens, les Noirs, et les Portugais. Cependant, le QI moyen de ce groupe s'est

amélioré graduellement au cours des cinq dernières décennies pour se situer légèrement au-dessus de la moyenne nationale. » (Sarason & Doris 1979 cité par Perkins 1995, p. 63)

Intrigant ? Pas si on considère que le facteur causal le plus plausible dans ce cas-ci est l'amélioration de la situation socioculturelle des individus plutôt que le profil génétique présumé du groupe. Aussi, pour les mêmes raisons, nous pouvons présumer que le QI des Canadiens français et des Portugais se sont améliorés avec le temps, de pareille façon. Quant aux Noirs et aux Indiens, on peut présumer que leurs retards de rattrapage du QI sont dus, en grande partie, à des facteurs d'exclusion qui les maintiennent dans des conditions socioculturelles comparativement désavantageuses. ❏

À suivre dans le prochain numéro

Note : toutes les traductions sont celles de l'auteur, sauf indiqué autrement.

Gérald Blanchard a une formation en philosophie et en fondements de l'éducation. Il a été responsable des programmes de perfectionnement des enseignants au niveau provincial pour la Fédération des enseignants du Nouveau-Brunswick et au niveau national pour la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants. Il a été le président fondateur de la Société COGITO, firme de Montréal qui regroupait plus de cent employés offrant des services de technologies et de développement de programmes scolaires aux institutions de formation secondaire et collégiale à travers le Canada. Par la suite, il a poursuivi sa carrière en tant que concepteur et animateur de programmes de développement des ressources humaines.

La lecture du *Québec sceptique* suscite en vous des commentaires ou des critiques ?
Vous avez une opinion sur le scepticisme, le paranormal ou les pseudosciences ?

Écrivez-nous ! Courriel : redacteurs@sceptiques.qc.ca



Dates de tombée pour la remise des textes :

Numéro 76 - 30 septembre 2011

Numéro 77 - 31 janvier 2012

Numéro 78 - 31 mai 2012

Références

- APA. « Intelligence: Knowns and Unknowns », *American Psychological Association Revue* (1995).
- BAILLARGEON, Normand. « Le réchauffement planétaire », *Le Québec sceptique* (printemps 2011).
- BRATTAIN, Michelle. « Race, Racism, and Antiracism: UNESCO and the Politics of presenting Science to the Postwar Public », *The American Historical Review*, vol. 112, no 5.
- BIKERTON, Derek. *Language and Human Behavior*, The U. of Washington Press, Washington, (1995).
- BRODY, Nathan. *Intelligence*. Academic Press, New York (1992).
- BUNGE, Mario. *Selected Essays*, Ed. Martin Mahner. Prometheus Books, Amherst (2001).
- BUNGE, Mario. *The Sociology Philosophy Connection*, Transaction, New Brunswick NJ (1999).
- CHOMSKY, Noam. « Tests: Building Blocks for the New Class System », *Rampart*, p. 24-30 (1974).
- CECI, S.J. *On Intelligence... more or less: A biological treatise on intellectual development*. Prentice Hall Englewood Cliffs, New Jersey (1990).
- DAWKINS, R. *The Extended Phenotype*, Oxford University Press, Oxford (1982).
- DIAMOND, J. D. *The Rise and Fall of the Third Chimpanzee*, Radius, London (1991).
- DIAMOND, J. D. *Guns, Germs and Steel*, W.W. Norton & Company, New York (1997).
- EYSENCK, H.J. *Race, Intelligence and Education*, Maurice Temple Smith, London (1971).
- FLYNN, J. and Dickens, R. « Black Americans Reduce the Racial IQ Gap: Evidence from Standardization Samples », *Psychological Science*, octobre 2006.
- FLYNN, J. *What Is Intelligence? Beyond The Flynn Effect*, Cambridge University Press, New York (2007).
- GOTTFREDSON, Linda. « Mainstream Science on Intelligence », *Wall Street Journal*, décembre 1974.
- GOULD, Stephen Jay. *La mal-mesure de l'homme*. Odile Jacob, Paris (1981).
- GOULD, Stephen Jay. « Mismeasure By Any Measure », *The Bell Curve Debate*, 1995.
- HERNSTEIN, R. « IQ », *Atlantic Monthly*, 1972.
- HERNSTEIN, R. et MURRAY C. *The Bell Curve: Intelligence and the Class Structure in American Life*, Simon and Schuster, New York (1994).
- JACOBY, Russell and GLAUBERMAN, Naomi. *The Bell Curve Debate*, Random House, Toronto (1995).
- LARIVÉE, Serge et al. *Le Quotient intellectuel : ses déterminants et son avenir*, Éditions Multimonde, Montréal (2008).
- LARIVÉE, Serge. « Intelligence 101 ou l'ABC du QI », *Québec sceptique*, no. 60.
- LARIVÉE, Serge. « L'ABC du QI, la suite. Réponses aux objections », *Québec sceptique*, no. 60.
- LARIVÉE, Serge. « La mal-mesure de l'homme. Vices et vertus de S.J. Gould », *Québec sceptique*, no. 73.
- LAYZER, David. « Science or Superstition », *The Bell Curve Debate*.
- LEMAINE, G., & MATALON, Benjamin. *Hommes Supérieurs, Hommes Inférieurs ? La controverse sur l'hérédité de l'intelligence*, Armand Colin, Paris (1985).
- LÉVI-STRAUSS, Claude. *Race et histoire*, UNESCO (1952). Réédition chez Gallimard, Paris (1987).
- LILIENFELD, S., LYNN, J.L., RUSCIO J., BEYERSTEIN, B.L. *50 Great Myths of Popular Psychology*, Wiley-Blackwell, Oxford (2010).
- LYNN, Richard, VANHANEN, Tatu. *IQ and the Wealth of Nations*, Praeger Publishers, Westport, CT (2002).
- MERCIER, H., SPERBER D. « Why Do Humans Reason? Argument For An Argumentative Theory », *Behavioral Brain Sciences* (2010).
- MULLER-WILDE, Staffan. « Claude Levi-Strauss on race, history and genetics », *Biosocieties* (2010) p. 330-347.
- NISBETT, Richard. « All Brains Are the Same Color », *New York Times* (2008).
- NISBETT, Richard. *Intelligence and How to Get It. Why Schools and Cultures Count*, W.W. Norton & Company, New York (2009).
- PERKINS, David. *Outsmarting IQ. The Emerging Science of Learnable Intelligence*, The Free Press, New York (1995).
- PINKER, Steven. *The Blank Slate*, Penguin Books, New York (2002).
- PRITCHARD, Jonathan K. « How We Are Evolving », *Scientific American Magazine*, octobre 2010.
- RICHARDSON, K. « IQ and the Wealth of Nations », *Heridity* (2004), p. 359-360.
- RUSHTON, J.P., *Race, Evolution and Behavior: a life history perspective*. Transaction, New Brunswick, NJ (1995).
- RUSHTON, J.P., Jensen, A.R., « James Watson's most inconvenient truth: race realism and the moralistic fallacy », *Medical Hypotheses*, vol. 5, no 71 (2008), p. 629-40 (Epub 24 juillet 2008).
- RUSHTON, J.P., Jensen, A.R. « Thirty Years of Research on Race Differences in Cognitive Ability », *Psychology, Public Policy and Law* (2005), p. 235-294.
- SARASON, S.B., et Doris, J. *Educational Handicap, Public Policy, and Social History*, Free Press, New York (1979).
- UNESCO. Tous les textes sont disponibles sur le site <http://www.unesco.org/new/fr/unesco/>.